

Présence de Spinoza dans les échanges entre Rolland et Freud

Conférence de Henri Vermorel*
le 31 mai 2007 en Sorbonne

Extrait

... A l'envoi de *L'avenir d'une illusion*, Romain Rolland répond aussitôt (5 décembre 1927) par une lettre amicale où il loue le « calme bon sens » de Freud qui, « sur un ton modéré, arrache le bandeau des éternels adolescents, nous tous, dont l'esprit amphibie oscille entre l'illusion d'hier et... l'illusion de demain », non sans une auto-référence.

Il approuve la critique freudienne des dogmes et des églises, mais il en vient à l'essentiel : j'aurais aimé, écrit-il au psychanalyste, « vous voir faire l'analyse du *sentiment religieux* spontané » « le fait simple et direct de la sensation de l'"éternel" [...] sans bornes perceptibles et comme océanique qui est de caractère subjectif. » « Je suis moi-même familier avec cette sensation [...] et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital ». Rolland affirme alors qu'il « mène de front [...] une vie "religieuse" au sens de cette sensation prolongée et une vie de raison critique (qui est sans illusion) ».

Dans cet échange à soubassement spinozien latent, si l'accord se fait sur la critique de la religion instituée, la différence apparaît sur le sentiment religieux. Le dialogue est à son acmé. Freud répond *deux ans* après (le 14 juillet 1929) par une lettre où il déclare à son interlocuteur : « Vos remarques sur le sentiment océanique ne m'ont laissé aucun repos ». Aussi, part-il de cette incitation pour l'écriture d'un essai où il tente d'interpréter ce sentiment dans un sens psychanalytique. De son côté, Romain Rolland lui annonce qu'il approfondit dans de nouveaux travaux la nature du sentiment océanique chez les mystiques de l'Orient et de l'Occident¹. Il veut montrer à Freud et à ceux qu'il qualifie de « rationalistes exclusifs » la valeur de l'étude de la mystique pour la connaissance de l'âme humaine, tout en critiquant plusieurs concepts de la psychanalyse. Peu après, Romain Rolland déclare à Freud, qui se déclare étranger à la mystique et à la musique, qu'il ne peut le croire, pensant plutôt qu'il s'en méfie au nom de la raison critique.

Le premier chapitre de *Das Unbehagen in der Kultur* (*Le malaise dans la culture*)² est une sorte de lettre à Romain Rolland, un ami rangé parmi les hommes vénérés pour leur grandeur sur lesquels reposent la civilisation ; son nom cependant n'est pas cité mais donné à deviner au lecteur. Dans cette analyse de la sensation océanique, Freud est mal à l'aise, déclarant qu'il lui est difficile de traiter scientifiquement des sentiments. Il s'appuie alors sur les travaux de son disciple Paul Federn qui avait exploré les « sentiments du moi » et « les limites du moi ». Il cite aussi Ferenczi dont une des œuvres, *Thalassa* (1924) a un titre qui entre en résonance avec le sentiment océanique. Plus orienté vers les états primitifs du moi et la relation maternelle, ce disciple de Freud avait

décrit la « régression thalassale » - « le désir de retourner à l'océan abandonné aux temps primitifs » -, dans une vision cosmique qui met en parallèle la vie primitive dans les océans et la vie intra-utérine.

Finalement, Freud en vient à situer ce sentiment océanique au niveau du moi primitif, lié au sein maternel, qui englobe tout avec un sentiment de l'illimité. Le développement psychique amène l'apparition d'un moi plus évolué, tandis que le moi originaire se ratatine et se clive du moi évolué. Ce moi des premiers temps persistera toutefois au fond de l'âme humaine, Freud utilisant la métaphore archéologique de la Rome d'aujourd'hui sous laquelle gisent les vestiges des différentes étapes de la construction de la Ville Eternelle - dans une allusion à Romain Rolland.

Mais cette plongée dans le grand Tout continue à le déconcerter sur un mode phobique lorsqu'il cite la balade de Schiller « Le plongeur », où le héros côtoie les monstres marins dans les profondeurs de l'océan qui finissent par l'engloutir.

Puis il évoque ses conversations avec un ami, Frederick Eckstein, qui fut un temps moine bouddhiste³. En pratiquant le yoga, il disait avoir éprouvé des sentiments d'universalité et les considérait comme « le fondement pour ainsi dire physiologique de nombreuses sagesse » comme la mystique et les états de transe et d'extase.

Le sentiment océanique est mis en relation par Freud avec la religion comme consolation. Mais à Romain Rolland dont les mystiques trouvent la mère divine dans leurs extases, Freud oppose la prééminence du père. Il faut attendre le chapitre III du livre pour que soit levée la dénégration du rôle de la mère dans une très belle formule : « A l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation, le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste toujours ».

Je ne peux commenter ici une des parties les plus originales du livre où Freud expose sa conception du surmoi, un « Surmoi culturel » qui découle du processus de la civilisation. Seul le surmoi peut limiter ce que Freud décrit maintenant comme une pulsion originaire : *l'hostilité primaire*, inhérente au psychisme humain. On retrouve ici le dialogue avec Romain Rolland, décrit comme un des hommes qui « défendent les valeurs de la vie » et qui est à cette époque un leader du combat des intellectuels contre le nazisme. Freud se demande si l'espèce humaine réussira à dominer la pulsion d'auto-destruction car maintenant elle a le moyen de s'exterminer jusqu'au dernier ; et c'était avant la découverte de la bombe atomique et le réchauffement climatique !

Freud souhaite que dans ce combat l'Eros éternel, force de vie, affirme sa puissance contre Thanatos, son adversaire tout aussi immortel, ajoutant : « mais qui peut en prévoir le succès et l'issue ? », allusion implicite à l'inquiétude devant le nazisme montant.

En 1932, Freud apposera sa signature au bas de l'Appel pour le Congrès de tous les partis contre la guerre, initiative politique dont Romain Rolland est un des organisateurs.

En 1936, pour le 70ème anniversaire de Romain Rolland, Freud lui adresse une lettre ouverte⁴ élogieuse, mais aussi de caractère intime où il prie son correspondant d'accorder attention « aux données de sa vie personnelle » ; et la lettre a la structure d'une séance d'analyse⁵, adressée à un double placé en position d'analyste, laissant à Freud par un chassé-croisé le rôle de l'écrivain dans l'un de ses plus beaux écrits. C'est l'aboutissement de l'auto-analyse du sentiment d'étrangement vécu sur l'Acropole d'Athènes en 1904, ébauchée dans « L'avenir d'une illusion ».

La lettre, extrêmement condensée, embrasse la vie et l'œuvre entière de Freud ; aussi ne puis-je ici que tenter d'en évoquer les axes principaux.

L'un des thèmes évoqués allusivement est celui du deuil de l'enfance de Freud, un traumatisme qui l'a affecté profondément et qui est en écho avec une problématique similaire de Romain Rolland. J'ai déjà relaté qu'ils n'en ont jamais parlé mais que Romain Rolland, peu après avoir rencontré Freud, débute l'écriture du *Voyage intérieur* par l'évocation de la mort de sa jeune sœur Madeleine. Or, cet épisode se situait lors de vacances au bord de l'Océan Atlantique. Le sentiment océanique est chez Rolland magnifié sous son aspect créateur avec le sentiment de l'illimité mais il est néanmoins lié à la perte, et à la mort comme retour à la vie fœtale ; mort et sensation océanique étaient déjà associées en 1888 dans le *Credo quia verum*.

Chez Freud, le sentiment océanique est plus appréhendé sous l'angle traumatique, sans doute parce qu'il est lié à un deuil à un âge plus précoce que celui de Rolland.

Longtemps encrypté, le vécu sur l'Acropole peut, grâce au transfert sur Romain Rolland, être appréhendé sous un jour nouveau. Dans *L'avenir d'une illusion*, il avait été mis en relation avec le sacré. Dans *Le malaise dans la culture*, Freud avait pu assigner une place à la sensation océanique dans le moi originaire. En 1936, il donne acte à son ami qu'il a éprouvé un sentiment d'étrangement s'apparentant au sentiment océanique.

On a pu déjà remarquer que Freud, recevant en 1929 la lettre de Romain Rolland sur le sentiment océanique, l'accueille avec un mélange d'inhibition - il met *deux ans* à lui répondre - et de stimulation : la lettre ne lui a « laissé aucun repos » et il commence un livre pour lui répondre. Dans *Le malaise dans la culture*, il trouve, non sans mal, une place à ce concept dans la métapsychologie mais, bien que le livre soit explicitement un dialogue avec son ami, il ne lui adresse l'ouvrage⁶ que lors de la seconde édition en 1931, soit avec un délai de deux ans⁷. Ce délai répété de deux ans pourrait représenter une trace, ancrée dans la temporalité, de la sidération du deuil infantile, survenu précisément à l'âge de deux ans ; on pourrait se risquer à penser que ce serait la durée du deuil de sa mère, au terme duquel elle a pu reprendre un meilleur étayage de ce fils adoré.

Le trouble du souvenir peut être considéré comme une forme atténuée des pertes de connaissance que Freud avait eues en quelques occasions : c'était dans des périodes créatrices, d'abord avec Fliess, plus tard avec Jung, deux personnages avec qui Freud avait noué des liens transférentiels alimentant son auto-analyse et sa création, Romain Rolland prenant le relais des années

après. A Jung, Freud avait indiqué que ces évanouissements étaient en rapport avec la mort de Julius⁸. L'effondrement momentané de la perte de connaissance évoque, en effet, l'effondrement psychique de Sigmund lors du deuil infantile.

Et Julius apparaît en filigrane dans le texte. Lors du voyage à Athènes, Freud était accompagné de son jeune frère Alexander, de dix ans plus jeune, comme Rolland qui, lui aussi, a dix ans de moins, ce que Freud fait remarquer à son correspondant. Si le voyage n'avait pu se faire avec le frère mort, il a pu se réaliser avec Alexander, bien vivant et, plus tard, Freud peut évoquer l'épisode avec un ami du même âge que ce dernier. Il convoque alors le fantôme de son frère Julius par un trouble du souvenir, une méprise temporelle ; il écrit qu'il avait longtemps douté de faire un tel voyage dans un lieu aussi célèbre ; lorsqu'il y parvint à l'âge de quarante-huit ans, il aurait pu, dit-il, se tourner vers son frère en lui disant : te souviens-tu quand nous prenions le même chemin pour aller au lycée et maintenant nous voici sur l'Acropole ! Or, Alexander, son compagnon de voyage d'alors, était beaucoup trop jeune pour avoir fréquenté le lycée en même temps que son aîné ; et c'est en fait à Julius que ces paroles s'adressent par le biais du souhait inconscient de ressusciter le frère mort.

Ainsi, dans ce travail auto-analytique qui est aussi une méditation sur la mort et l'immortalité, Freud peut faire la paix avec le fantôme du frère mort qui n'a cessé de projeter son ombre sur lui tout au long de sa vie. Il peut aussi faire la paix avec la mère endeuillée dangereuse et envisager avec plus de sérénité la mort comme retour au sein maternel. Il fait aussi la paix avec son père qu'il a tellement dépassé par son génie, exprimant dans le texte sa « piété filiale », un terme à consonance spinozienne en ce qu'il est une version laïque d'un sentiment religieux.

Quand il montait à l'Acropole en 1904, Freud venait de se séparer de son mentor Fliess pour voler de ses propres ailes. Il était alors en pleine gestation de son œuvre ; et, à la fin de sa vie, il peut évoquer avec son correspondant le chemin parcouru. Le sentiment océanique avait été associé au sentiment religieux ; il est mis ici en lien avec le processus créateur. D'ailleurs, aux temps modernes, la création a pu revêtir un caractère sacré, de relève du divin.

Comme l'a montré Rosolato⁹, au delà des ruines des Parthénon se profile le temple détruit de Jérusalem, fondement symbolique du judaïsme. Et le sentiment d'étrangement éprouvé par Freud est aussi en rapport avec cet écart entre son identité juive et son assimilation à la culture classique. Y. Yovel¹⁰ a pu écrire que Freud, juif athée, disciple de Spinoza, possède une identité juive fondamentale, tout en assimilant la culture des gentils ; « étranger de l'intérieur », il est « à la fois dedans et dehors¹¹ ».

La lettre de Freud à son ami français est l'aboutissement d'une relation mais elle en marque aussi la fin. Romain Rolland envoie une lettre de remerciements élogieuse mais n'aborde pas le contenu de la lettre de Freud, pourtant si riche. Aurait-il été déconcerté par sa condensation extrême ? Il faut dire aussi qu'ils sont tous deux malades et n'ont plus que quelques années à vivre. Freud fait face stoïquement à l'évolution de son cancer qui l'emportera en 1939 ; en 1936, Romain Rolland, de santé fragile depuis son enfance, est sérieusement malade¹². Et de son intérêt pour la mystique, il est passé à une nouvelle phase d'action politique contre la guerre et le nazisme. De plus, l'idéalisation des échanges n'exclut pas des divergences peu exprimées directement. Romain Rolland, qui admire Freud comme découvreur et s'est certainement plus approché de la psychanalyse, n'en est pas moins réticent sur certains de ses concepts. Le monde

dans lequel évolue son ami apparaît « étranger » à Freud, qui reste éloigné de ses approches de la mystique ; sa fille Anna n'était pas sûre qu'il ait lu en entier les livres de R. Rolland sur la mystique indienne. En outre, à l'époque, tandis que Freud formulait des réserves critiques sur le communisme soviétique, notamment envers l'interdit de penser et l'usage de la violence, Rolland était passé d'un soutien critique à l'URSS à un soutien non critique¹³ qui lui fait taire sa désapprobation des procès de Moscou, un silence qu'il regrettera amèrement quelques années plus tard - et qui jette une ombre sur la carrière de ce combattant de la liberté. Et leurs rapports resteront à une certaine distance ; Romain Rolland, venu à Vienne en d'autres occasions comme les fêtes du centenaire de Beethoven en 1936, rencontrera Marie Bonaparte mais ne rendra pas visite à Freud.

La lettre ouverte qui clôt les échanges avec Romain Rolland marque la liquidation de cette relation transférentielle. Après leur éloignement, les deux hommes garderont une haute estime l'un de l'autre.

Comme dans la fin d'une analyse, une énergie nouvelle est libérée ; elle s'investit dans les ultimes écrits freudiens, souvent courts parfois inachevés, qui sont une sorte de testament théorique de l'œuvre freudienne, dans la suite du testament auto-analytique du « trouble du souvenir sur l'Acropole ». Cette lettre est un véritable après-coup de l'œuvre dans la mesure où, dépassant son clivage interne, elle en révèle la genèse, le saisissement créateur qui accompagne l'édification de l'œuvre.

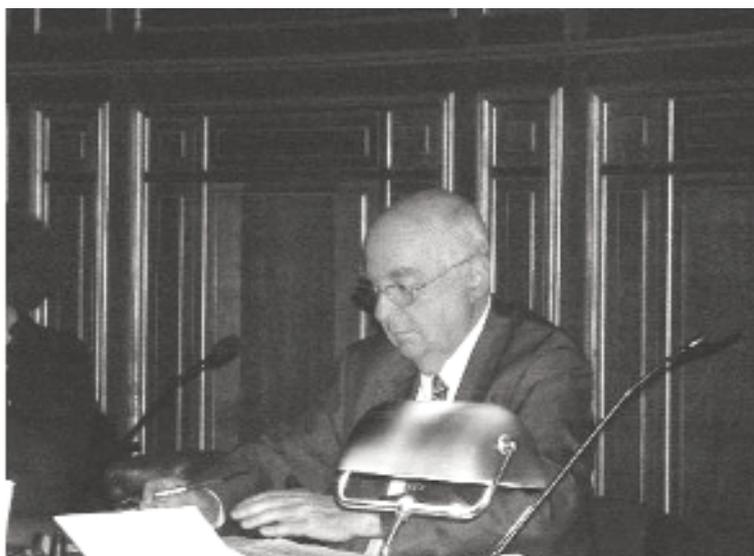
En bref, c'est une nouvelle phase de la pensée freudienne, avec une plus grande place à la mère originaires ; depuis longtemps « premier objet », la mère est maintenant désignée comme la « première séductrice ». Et aussi le thème du clivage du moi. Et tant d'autres perspectives qui ne peuvent être abordées dans le cadre de cet conférence.

Mais on ne peut ignorer le livre inachevé de Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*¹⁴ qui a décon-

certé plus d'un lecteur. Freud y affirme que Moïse, fondateur de la religion et de la nation d'Israël, était d'origine égyptienne, rejoignant ici Spinoza dans la dévalorisation de Moïse. Freud procède ici à une sorte de meurtre de Moïse, mais ne serait-ce pas pour mieux prendre sa place de prophète, un prophète de la psychanalyse, sur un mode laïque il est vrai ? Ne se serait-il pas identifié à Rolland qu'il percevait comme un « apôtre » de l'amour universel, déclarant à un ami commun qu'il faisait partie de » la douzaine d'hommes sur qui repose le vrai destin du monde¹⁵ ?...

1. « Une œuvre bicéphale en trois volumes », comme les qualifie Freud quand il les reçoit : Rolland Romain (1929) *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante. La vie de Ramakrishna*, Paris, Stock, réimpression 1956 et (1930) ; *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante. La vie de Vivekananda et l'Evangile universel*, tomes I et II, Paris, Stock.
2. Freud Sigmund (1929) [1930a] trad. P. Cotet et coll. (1994) *Le malaise dans la culture*, OCF XVIII, 1926-1930, 245-333.
3. Cet ami n'est pas nommé dans le texte et c'est grâce à Ernst Federn, qui nous a obligeamment fourni cette information, que cet anonymat a pu être levé.
4. La première ébauche de ce texte portait le titre « Das Unglaube » (Une incroyance) ; en rapprochant avec *Unglaubensgenossen* (frère d'incroyance), pourrait-on associer avec Spinoza ?
5. Kanzer M. *op. cit.*
6. Avec la dédicace : « A son grand ami océanique l'animal terrestre ».
7. Entre temps, Amalia, sa mère était morte en 1930.
8. Dans « Dostoïevski et la mise à mort du père » (1928), Freud rapproche les « attaques de mort » dans les pertes de connaissance à une identification à un mort in *Freud Sigmund* (1994) trad. franç. Altounian J. et coll., OCF XVIII 1926-1930, 205-225.
9. Rosolato Guy (1978) *La relation d'inconnu*, Paris, Gallimard NRF.
10. Yovel Y., *op. cit.*
11. *Ibid.*
12. Il mourra en 1944 d'insuffisance respiratoire.
13. Fisher David James, *op. cit.*
14. Freud Sigmund (1939) [1950] trad. franç. Cornelius Heim *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, NRF Gallimard, 1986.
15. Baudouin Charles (1944) *Eclaircie sur l'Europe*, Lausanne, L'abbaye du livre, 212.

* **Henri Vermorel** a été médecin-chef des hôpitaux psychiatriques. Membre de la société psychanalytique de Paris. Concernant Romain Rolland, il est l'auteur de plusieurs travaux dont, avec Madeleine Vermorel : Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936. PUF.



Le texte intégral de la conférence de Henri Vermorel est publié dans les *Etudes Rollandiennes* n°18